



RENÉ DEPESTRE

Popa Singer

Z

« Essorés et joyeux, nous quittons ce livre rabelaisien avec la curieuse impression d'avoir reçu sur le crâne une douce et délicieuse machine à coudre. » Frédéric Pagès, *Le Canard enchainé*

« René Depestre détourne la langue de l'ancien colonisateur pour la sortir brutalement de son lit. [...] *Popa Singer* est un récit autobiographique éminemment singulier, inscrit en relief dans l'histoire tragique d'Haïti et composé en une langue truculente d'écorché vif à jamais. » Muriel Steinmetz, *L'Humanité*

« Combattre la dictature avec humour et poésie ? René Depestre relève le gant, usant d'un style tout en métaphores bariolées et ouvertement licencieuses. » Thierry Boillot, *L'Alsace*

« *Popa Singer*, un livre caustique et plein d'humour. » *Le Monde des Livres*

« *Popa Singer* est un texte à la fois lyrique, truculent et sidéral. » Dominique Aussenac, *Le Matricule des Anges*

« A plus de 90 ans, René Depestre anime une langue virevoltante qui s'invente à tous les instants. *Popa Singer* est un bonbon acidulé : les mots éclatent en bouche et libèrent des sons colorés, laissant une saveur pimentée sur le bout de la langue ! » *Lire*

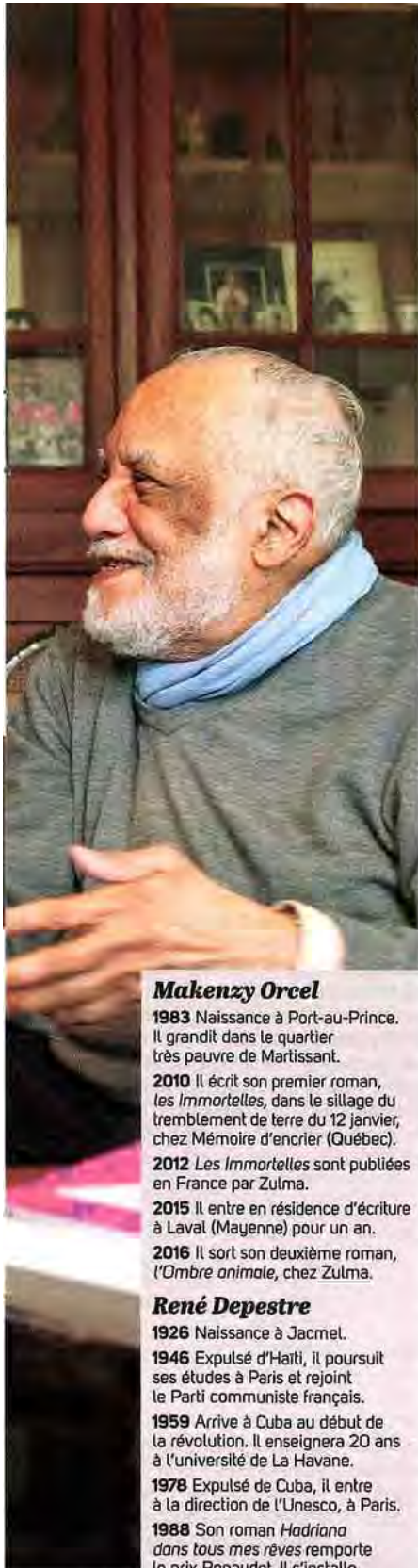
« Un petit bijou d'amour et d'allégresse, conçu comme un concerto dramatique, le roman *Popa Singer*, du doyen des lettres haïtiennes, nous entraîne dans de sinistres marécages politiques. » Clarisse Juompan-Yakam et Nicolas Michel, *Jeune Afrique*



Culture

Réunis par *La Vie*, Makenzy Orcel, le jeune romancier qui monte, et René Depestre, la légende vivante de la littérature haïtienne, dialoguent en toute complicité.

HAÏTI, LA PASSION D'UNE ÎLE



MAKENZY ORCEL ET RENÉ DEPESTRE,
deux générations qui prouvent l'éternelle
vitalité de la littérature haïtienne.

livres

À bientôt 90 ans, René Depestre garde une incroyable vivacité d'esprit, une bonne humeur contagieuse et le pouvoir intact de tenir une audience suspendue à ses lèvres. Avec le jeune romancier Makenzy Orcel, admiratif, nous sommes venus le retrouver à Lézignan-Corbières, près de Narbonne, dans la maison d'artiste au péristyle enlacé de vigne vierge où il a posé ses bagages il y a 30 ans. Il n'en bouge plus, pas même pour répondre à une invitation à dîner à l'Élysée en compagnie d'une vieille connaissance, Raúl Castro. Il est pourtant loin d'être un reclus, mais ceux qui l'aiment prennent le train, pour le retrouver, lui, le poète et légende vivante du XX^e siècle. Écrivain engagé, longtemps activiste communiste, Depestre a été de toutes les révolutions, de part et d'autre du rideau de fer. Expulsé d'Haïti après l'insurrection de 1946, étudiant à la Sorbonne et militant de la décolonisation, il fut interdit de territoire français pour 25 ans... Passé à Prague, dont il sera chassé en 1952, il débarquait alors une première fois à Cuba, d'où il fut chassé par le dictateur Batista. En Amérique du Sud, il devint ensuite le secrétaire de Pablo Neruda, puis de Jorge Amado, avant de retourner en Haïti, où il refusera la collaboration avec Duvalier. Appelé par Che Guevara à Cuba, il y demeurera 20 ans, enseignant à l'université de La Havane, avant d'en être à nouveau expulsé à cause de ses critiques du régime castriste. Il rejoindra alors l'Unesco, à Paris, puis se retirera finalement dans l'Aude avec son épouse cubaine.

Son dernier roman, *Popa Singer*, est tiré d'un manuscrit refusé par Gallimard il y a 15 ans – vive blessure –, qu'il a remanié, s'offrant un nouvel élan. Il dit toute son admiration pour la jeune génération d'auteurs haïtiens à laquelle appartient

Makenzy Orcel, la trentaine auréolée de dreadlocks, auteur d'un premier roman très remarqué sur les jeunes prostituées de Port-au-Prince – *les Immortelles* – et de retour avec une saga familiale grinçante et baroque : *l'Ombre animale*. La complicité entre les deux écrivains a été immédiate.

LA VIE. Pourquoi un nouveau roman ?

RENÉ DEPESTRE. *Popa Singer* a une grande importance affective pour moi, car j'avais une dette envers ma mère. Nous étions cinq enfants, orphelins de père – pharmacien à Jacmel, il est mort quand j'avais 8 ans. Nous ne possédions qu'une machine à coudre. Nous avons eu une enfance très dure, portée par ma mère, pour laquelle nous éprouvions une admiration sans borne. Elle nous faisait beaucoup lire et travailler en vue du baccalauréat. Tout le monde a réussi – ma sœur Luce est la mère de Michaëlle Jean, l'actuelle secrétaire générale de la francophonie, qui fut gouverneure du Canada. Tout cela grâce à la machine à coudre, laquelle était devenue un mythe dans notre vie. Car il y a un côté extravagant à cette histoire : mulâtresse à la peau claire, ma mère faisait partie de l'élite de Jacmel. Pourtant, dès notre prime enfance, elle a tenu à nous initier au vaudou, chaque année à la campagne. On recevait un bain rituel à 2 heures du matin, suivi d'un massage avec des feuilles d'orange : j'ai connu le vaudou de l'intérieur. Mais l'incroyable, c'est que ma mère, elle-même initiée, recevait un loa blanc – un esprit blanc !

MAKENZY ORCEL. Voilà une caractéristique du vaudou : cette tolérance...

R.D. Surtout que le loa blanc de ma mère était le grand poète autrichien Hugo von Hofmannstahl ! Pourquoi lui ? Parce que le négociant qui a vendu en 1928 la machine à coudre Singer ayant permis de nous élever tous était un Allemand. Et à Jacmel, il avait ouvert son magasin sur le front de mer à l'enseigne Hugo von Hofmannstahl ! Le jour où il a été question pour ma mère d'avoir un loa, elle a identifié la Singer et le poète. Dans notre maison de famille se déroulaient donc des dialogues avec le grand homme.

Makenzy, votre roman est aussi dédié à votre mère...

M.O. Mes livres sont des cadeaux que je fais à ma mère. Non seulement j'écris avec sa voix dans ma tête, mais j'écris pour elle. Comme dans la famille de René, elle a tout

Makenzy Orcel

1983 Naissance à Port-au-Prince. Il grandit dans le quartier très pauvre de Martissant.

2010 Il écrit son premier roman, *les Immortelles*, dans le sillage du tremblement de terre du 12 janvier, chez Mémoire d'encrier (Québec).

2012 *Les Immortelles* sont publiées en France par Zulma.

2015 Il entre en résidence d'écriture à Laval (Mayenne) pour un an.

2016 Il sort son deuxième roman, *l'Ombre animale*, chez Zulma.

René Depestre

1926 Naissance à Jacmel.

1946 Expulsé d'Haïti, il poursuit ses études à Paris et rejoint le Parti communiste français.

1959 Arrive à Cuba au début de la révolution. Il enseignera 20 ans à l'université de La Havane.

1978 Expulsé de Cuba, il entre à la direction de l'Unesco, à Paris.

1988 Son roman *Hadrïana dans tous mes rêves* remporte le prix Renaudot. Il s'installe dans le sud de la France.

2016 Son roman *Popa Singer* sort chez Zulma.



donné pour ses enfants. J'ai grandi dans le quartier pauvre de Martissant, dans le sud de Port-au-Prince. J'avais 5 ans lorsque mon père est parti refaire sa vie. Et ma mère s'est sacrifiée pour faire bouillir la marmite. En Haïti, ce sont les mères qui tiennent ce qui reste de la société. Par ailleurs, ma mère m'a abreuvé d'histoires. Elle ne savait pas lire, mais quand elle se mettait à raconter, c'était Balzac ! Dans la première partie de *L'Ombre animale*, j'ai repris avec mes propres mots les histoires de ma mère, paysanne de La Vallée-de-Jacmel.

Pourquoi les femmes tiennent-elles vos récits de bout en bout ?

M.O. Les femmes sont le *potomitan* de la société haïtienne (*le potomitan est le pilier central du temple vaudou. Ndlr*). Elles dégagent une simplicité et une humanité qui me touchent. J'aime leur donner une voix : c'était déjà le cas dans mon premier roman avec les prostituées de la Grand Rue à Port-au-Prince. Cette fois, ma narratrice est encore une insoumise, une femme audacieuse auquel son état de cadavre donne paradoxalement une grande liberté de parole. Chez toi, René, les femmes mettent de la lumière dans les récits, d'*Al-léluia pour une femme-jardin* à *Hadriana dans tous mes rêves*, il y a cet érotisme solaire qui est très puissant.

R.D. Une femme particulière en est à l'origine. À l'adolescence, j'étais un garçon plutôt porté sur la religion, le vaudou et la foi catholique tout ensemble. J'ai été élevé par les frères bretons de l'instruction chrétienne, je voulais devenir prêtre. Et un curé suisse a offert de me donner des cours de latin dans la montagne durant les vacances.

Quand je suis arrivé à la chapelle, quelle n'a pas été ma surprise de voir qu'il avait une gouvernante d'une beauté extrême, nommée Rosenna ! Le père m'a interdit de descendre avec elle à la corvée d'eau. Ce que j'ai pourtant fait un jour. Et tout naturellement, nous avons batifolé dans la rivière... Au retour, le prêtre a mis Rosenna à la porte. J'ai pris fait et cause pour elle, je suis devenu quelqu'un d'autre. Ma foi est partie dans le courant de la rivière. Je ne pouvais comprendre que la malédiction soit jetée sur le corps des femmes. Après l'extraordinaire expérience érotique avec Rosenna, j'ai nourri une conception solaire de l'amour, des femmes, de la langue poétique, bref de la vie

Dans votre livre, Makenzy, les femmes sont aussi violentées, martyrisées...

M.O. C'est la triste réalité sociale en Haïti. De jeunes hommes subissent également ce sort. Mais il est moins difficile pour eux de s'en sortir, de s'extraire de leur lieu de misère, de partir travailler ailleurs. Les femmes sont retenues par la famille et les enfants. Dans mon roman, la femme violée, battue, maltraitée, achetée est aussi la métaphore d'un pays qui sombre.

Comment jugez-vous la situation d'Haïti, qui a un président provisoire et attend un second tour électoral sans cesse reporté ?

R.D. Le drame, c'est que la société civile haïtienne s'est effondrée. Avec le tremblement de terre de 2010, il y a aussi eu un tremblement de l'histoire. Il ne s'agissait pas seulement de l'écroulement du palais national, mais de celui de la psychologie même des Haïtiens. Parce que la société



civile est inexistante, on voit la difficulté à trouver un successeur au président Martelly, lui-même un homme de carnaval...

M.O. Toute la place a été laissée aux institutions internationales et aux humanitaires. Haïti est devenu un pays d'ONG. Les Haïtiens n'ont plus les moyens de décider de leur avenir dans un pays dominé par les puissances internationales. Ça ne date pas d'hier, hélas. Au lendemain de l'indépendance du pays, il a fallu dès 1824 payer la dette. On a connu l'occupation américaine, et l'ingérence se poursuit aujourd'hui. Dans le chapitre « La nuit des loups », je montre ce nouveau visage du néocolonialisme.

Sélection haïtienne

DANY LAFERRIÈRE Mythologies américaines



ANTHOLOGIE
Ce volume regroupe les deux grands romans qui ont fait la célébrité de l'auteur haïtien élu en 2013 à l'Académie française : *Comment faire l'amour avec*

un nègre sans se fatiguer (publié en 1985) et *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (1993). Des titres qui proclament à eux seuls l'insolente liberté du romancier qui ne s'est jamais laissé enfermer dans aucune case, ni épinglé derrière aucune bannière. **Grasset, 22 €.**

LYONEL TROUILLOT Kannjawou



ROMAN
Le Kannjawou est le nom d'un café, lieu de rendez-vous couru de Port-au-Prince, où se retrouvent les humanitaires, dont le rôle est considéré par l'auteur comme plus néfaste que positif.

En créole, le mot *kannjawou* signifie à l'origine la fête, le partage, ce dont est cruellement privée la jeunesse haïtienne, dont ici les cinq héros du quartier de la rue de l'Enterrement, sauvés du désespoir par deux figures, le « petit professeur » avec ses milliers de livres et Man Jeanne, la gardienne des valeurs. **Actes Sud, 18 €.**



CULTURE livres



Popa Singer

de René Depestre

👉👉 Ce roman flamboyant et furieux, à l'inspiration directement autobiographique, raconte un fils et sa mère aux prises avec un « führer noir », un Ubu roi de la Caraïbe, dans lequel on reconnaîtra bien entendu Duvalier père. Papa Doc fut un ami d'enfance de Depestre, qui, de retour en Haïti en 1958, tint tête pendant un an aux demandes de collaboration du dictateur, flanqué de ses sinistres Tontonsmacoutes. Zulma, 16,50 €.



La Vie aime : 🍷 pas du tout. 🍷 si vous y tenez. 🍷 un peu. 🍷 beaucoup. 🍷 passionnément.

recueil. Je suis sûr qu'il existe un endroit où la poésie rencontre le roman. C'est ce point de ralliement que j'essaie de trouver. J'ai construit *l'Ombre animale* pour faire entendre la voix de ce personnage de femme comme un chant, un long souffle, une autoroute de parole.

R.D. J'ai d'abord voulu être écrivain avant d'être poète. Parce que j'avais vécu dans une ambiance « d'audience » haïtienne, le soir sur les galeries des maisons, avec les contes de Bouki et de Ti Malice, les personnages mythiques du folklore haïtien. J'étais préparé pour une narration orale. Mais j'ai fait ensuite la découverte du surréalisme, de Breton, de Césaire, une génération qui a engagé une remise en question de la langue française, à laquelle j'ai participé en poésie. Je pensais qu'il fallait avoir une expérience de la vie pour écrire des romans. Alors j'ai vécu intensément et j'ai fini par en écrire...

Quelle est votre patrie ? La langue ?

R.D. Je suis sorti d'Haïti tout en lui restant fidèle. Je suis devenu un Chilien de plus, un Brésilien de plus, un Cubain de plus et aujourd'hui je suis franco-haïtien. Je défends une identité rhizomique : je m'ajoute des nationalités, de la culture et des langues. Il y a en moi une créolité sous-jacente.

M.O. Je suis ici et ailleurs, l'essentiel est d'être solidaire. La langue est simplement le matériau que nous utilisons. Mais je dirais que notre patrie est l'imaginaire créole, la danse, la fête, le vaudou, le carnaval : son métissage et son extraordinaire énergie. 🍷

TEXTE MARIE CHAUDEY

PHOTOS ALEXANDRA FRANKIEWITZ/TRANSIT

POUR LA VIE

R.D. Nous appartenons à deux générations très différentes. C'est l'éloignement de la politique militante qui caractérise la vôtre. Alors que la mienne était très politique. Il est resté longtemps en Haïti une petite société civile qui résistait, notamment à travers les intellectuels, mais elle a disparu, déjà sous Duvalier... De toute façon, ma génération a échoué, puisque nous sommes partis dans la direction communiste, qui n'a pas marché du tout. Je me dis aujourd'hui que nous avons raté le train de l'État-nation. Mais nous sommes une nation culturelle, forte de beaucoup d'écrivains et d'artistes. Nous avons pris une voie

originale. Alors je vais concentrer toute l'énergie qu'il me reste sur mes romans.

M.O. De mon côté, je ne crois pas qu'on peut changer le monde. Même pas révolutionner la littérature d'ailleurs, mais inventer une langue, oui. Céline disait que l'homme, c'est le style. Et le style, c'est l'originalité de la langue. Il faut la bousculer, lui faire dire ce qu'elle ne dit pas d'habitude. À mon échelle, je travaille d'abord à forger une langue neuve. Ma narration est éclatée, portée par le choix des mots qui guident l'histoire. Moi, j'ai commencé par écrire de la poésie en 2007, avec *la Douleur de l'attente*, et j'en suis au cinquième

Anthologie bilingue de la poésie créole



POÉSIE

Ce recueil laisse découvrir toute la vitalité de la poésie haïtienne créole, et des voix nouvelles qui

résonnent aux côtés de Frankétienne, René Philoctète ou James Noël. Ainsi le poème

de Lovely Fifi :
LanmouLank.
Lank plim/Pa konn li/
Pa konn/Kanbyen koukouj/
Ki voltije nan menw/
Pou bay rev koulé.
Amour et encre. L'encre des plumes/ ne sait pas lire/ Elle ignore/Combien de lucioles/ Doivent voler dans tes mains/ Pour donner des couleurs aux rêves. 🍷

Actes Sud, 22 €.

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE Chérif Port-au-Prince



RÉCIT

Port-au-Prince à travers ses artistes et sa création tous azimuts. Vagabondage

érudit et rencontres sur le tas. Foisonnant. 🍷

Philippe Rey, 19€.

IntranQu'illités N° 3



REVUE

La revue animée par le jeune poète James Noël et la plasticienne Pascale Monnin

réunit 200 contributeurs autour de la figure de Christophe Colomb. Un travail original et passionnant. 🍷

N° 3, en librairies, 30€.



... à la « une »

Dans l'imaginaire des Haïtiens et de René Depestre

CELA FAISAIT près de trente ans, depuis *Hadriana dans tous mes rêves* (Gallimard, 1988, prix Renaudot), que René Depestre n'avait pas publié de roman. A 89 ans, le poète haïtien revient avec *Popa Singer*, livre caustique et plein d'humour. Autobiographique – il met en scène le retour au pays de Richard Denizan, double de l'auteur, au début de l'ère Duvalier, en 1957 –, le roman se lit aussi comme un hommage au vaudou et à la mère de Depestre.

« Popa Singer » est le surnom de cette femme, une veuve qui a élevé ses enfants et envoyé son fils à

l'école grâce à sa machine à coudre Singer. Acheté à un négociant allemand qui utilise le pseudo d'Hugo von Hofmanstahl, l'objet fut pour elle plus qu'un gagne-pain : il était habité par un *loa*, un esprit vaudou qui l'aïda à résister à la dictature raciste de Duvalier.

Dès son retour en Haïti, Richard Denizan est contraint de choisir entre les courbettes et la machette. Il s'entête, et la violence des « tontons macoutes », tristement célèbre milice de Duvalier, s'abat sur sa bibliothèque lors d'une scène d'une formidable bouffonnerie, avant d'atteindre ses pro-

ches. Heureusement, le *loa* maternel veille sur lui. Dans une note finale, l'écrivain explique que *Popa Singer* dormait dans un carton, après le refus d'un éditeur. Il manquait, selon lui, le mode d'emploi, qui complète à présent le roman, pour décoder « *l'imaginaire composite des Haïtiens* ». Cet imaginaire où se rencontrent le surnaturel, l'histoire et la géographie d'un pays et d'un peuple, et qui toujours nous emporte. ■ GL. M.

POPA SINGER,
de René Depestre,
***Zulma*, 160 p., 16, 50 €.**



A ventre ébloui

Popa Singer

de René Depestre
(Zulma)

D'UN côté, « le grand mécanisme denté de l'Histoire » : Haïti, la dictature, François Duvalier. De l'autre, la petite machine à coudre d'une « mère médium », Popa Singer von Hofmannsthal : « Singer », comme l'engin acheté à un commerçant allemand, à l'enseigne Hugo von Hofmannsthal, poète peu connu à Jacmel. Au règne ubuesque de Duvalier, alias Papa Doc, une famille résiste. « Papadocratie » et « négritude totalitaire » : on est en 1958, et les nervis du pouvoir, surnommés « Tontons macoutes », multiplient les rafles.

Pour le 22 septembre, jour anniversaire de son arrivée au pouvoir, le dictateur décide de faire fusiller 22 suspects par les 22 gradés les plus importants de la gendarmerie. Les victimes seront bénies par l'« aumônier particulier » de la présidence, un certain Victor-Hugo Novembre. Ainsi gouvernait le Néron des Caraïbes.

Dans ce chaos, « mes pénales frôlent sans cesse l'implosion », constate Popa Singer. La mort n'est pas loin quand son fils Richard De-

nizan revient au pays, après ses années étudiantes à Paris, la ville « qui l'aïda à créer, à vivre intelligemment les malheurs de l'époque » et, accessoirement, « à baiser à ventre ébloui ». Mais Richard ose refuser l'invitation à dîner à la présidence. Crime de lèse-Papa Doc ! Descente des Macoutes, qui violent sa sœur et le beau-frère itou, pantalon descendu sur les chevilles, qui se fait « em-papadoquiser ». Rachid, autre beau-frère, reste se-rein : « On a tort de s'exagérer nos tribulations. »

René Depestre, 90 ans, raconte ces épreuves sur un ton truculent. Rationaliste, il ne méprise pas les *loas* (« esprits ») et ne crache pas sur la transe. Résistant, il pratique un fatalisme héroïque comme un art de combat. Sa prose nous bouscule, sa phrase est une route cabossée, nous zigzaguons entre les nids-de-poule, ne sachant plus si nous avons pris notre ticket pour une comédie ou une tragédie, sous le grand œil impassible du soleil caraïbe.

Essorés et joyeux, nous quittons ce livre rabelaisien avec la curieuse impression d'avoir reçu sur le crâne une douce et délicieuse machine à coudre.

F. P.

● 160 p., 16,50 €



Cuba, vaudou et machine à coudre

Né en Haïti en 1926, il a vécu entre érotisme et révolution. René Depestre revient avec un nouveau roman. Rencontre.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

A Lézignan-Corbières, où il a posé ses valises voilà trente ans, on ne parle que de son nouveau livre ! Les médias se succèdent dans cette petite ville de l'Aude auprès du grand écrivain d'origine haïtienne. Quand au soir tombant nous débarquons à la Villa Hadriana, vaste maison qui porte le nom de son prix Renaudot (1988), l'onirique et sensuel « Hadriana dans tous mes rêves », le beau vieil homme, qui fêtera ses 90 ans cette année, nous accueille sur le seuil avec canne et chapeau noir. Nous passerons trois heures ensemble, mais il en faudrait mille pour refaire le parcours d'une vie d'écriture et de combats, tous les

Villa Hadriana.
René Depestre chez lui, à Lézignan-Corbières (Aude), le 3 février.

combats révolutionnaires du XX^e siècle. Malgré le vent froid de février, il nous fait faire le tour du jardin en racontant son rituel quotidien : un « bain cosmique ». « Chaque soir, je sors de chez moi pour contempler le ciel, me raccorder aux étoiles, aux arbres, et je me vide mentalement avant de me coucher, prêt à accueillir le sommeil. C'est gratuit et je le conseille à tout le monde », dit-il dans son rire de gamin. Son secret réside-t-il dans cette relation charnelle avec la nature, venue de son enfance à Jacmel, dans le sud d'Haïti, où il est né, et où son père l'emmenait voir se lever le soleil sur la mer ? « C'était le cinéma du matin, et le soir, nous avions Charlot. »

Son nouveau roman, « Papa Singer », marque le retour en librairie de cette plume née en terre haïtienne, qu'il quitta en 1946. Alors jeune poète, déjà repéré par Aimé Césaire, il y avait soulevé avec trois autres camarades, dont Jacques-Stephen Alexis, un « Mai 68 tropical ». Leur mouvement intellectuel avait déclenché des manifestations d'étudiants puis une grève générale qui feront tomber le despote Elié Lescot. André Breton, de passage à Port-au-Prince, n'en revenait pas ! Par l'Institut français d'Haïti, Depestre obtient une bourse qui le mène à la Sorbonne. Là, il milite pour la décolonisation, est expulsé, s'exile à Prague, au Chili, puis au Brésil, étapes où il se liera avec Nicolas Guillen, Jorge Amado, Pablo Neruda, Diego Rivera... Mais en 1957, après dix ans d'une vie de poète révolutionnaire et de journaliste, il revient en Haïti, chez sa mère. « "Papa Singer", raconte-t-il en nous guidant jusqu'au bureau où il continue de travailler chaque jour, comble une dette à l'égard du personnage romanesque qu'était ma mère. Elle éleva ses cinq enfants, après la mort de notre père, grâce à sa machine à coudre Singer, nous racontait sans arrêt des histoires et nous initia secrètement au vaudou, elle qui, réellement, entraînait en transe, comme je l'écris ! Quand je suis rentré chez moi, elle m'a prévenu que François Duvalier, ce voisin médecin avec lequel je jouais autrefois aux cartes, était devenu un dictateur sanguinaire. Papa Doc me fit appeler pour m'exposer son programme et m'offrir un poste à la culture. D'avoir refusé me valut la résidence surveillée. »

Fidèle au Che. Cette année charnière, il la romance dans sa langue débridée de merveilleux poète. Et arrête son livre à la veille de son départ d'Haïti, pour rejoindre la révolution cubaine, en mars 1959. « Le Che avait lu l'un de mes articles, "Le sang d'une révolution". Il m'invita à Cuba. « Qu'est-ce que tu vas faire ? » me demande-t-il. Je devais rejoindre Césaire, Senghor et Fanon au Congrès des écrivains noirs à Rome. "Aujourd'hui, ce n'est pas à Rome que les choses vont se décider dans le tiers-monde. C'est à Cuba. Est-ce que tu restes ? » Depestre y passe près de vingt ans. Avant la rupture avec ce qu'il appelle la « dictature castrofidélite ». La photo du Che trône toujours au-dessus de lui. Sur sa table, son autobiographie en cours retracera, parmi tant d'autres aventures, son « service après naufrage » : « J'ai considéré l'échec de Cuba comme un naufrage personnel. J'avais rompu avec la Tchécoslovaquie, l'Union soviétique, la Chine, Cuba était ma dernière carte. »

JÉRÔME WYSSOCKI



D'un tiroir du bureau il sort le carton d'invitation de l'Élysée au récent dîner que François Hollande donnait pour Raul Castro. « *Je suis trop fatigué pour me déplacer, maintenant. Mais j'ai bien connu Raul et j'ai profité de cette reprise de contact pour me réconcilier avec les Cubains* », déclare-t-il. S'il en a fini avec le Grand Soir, l'ex-communiste fervent, dont l'épouse, Nelly, est cubaine, a les yeux qui brillent et la voix haletante quand il évoque le roman cubain qu'il souhaiterait écrire...

« *Le titre que vous voyez là, dit-il en montrant la liste dactylographiée de son programme littéraire, "Les aveugles font l'amour à midi", est celui d'un manuscrit que je porte en moi. C'est une histoire d'amour sur fond de révolution où j'imagine la sexualité des aveugles.* » Et le voilà racontant les prostituées cubaines mises au volant des taxis par Castro, la verve est à son comble, tout devient rocambolesque avec Depestre, si ce n'est surnaturel. Au mur, encore, Aimé Césaire et Toussaint Louverture, héros de l'indépendance d'Haïti. Le carnaval de Jacmel, où commence son « Hadriana », vient de s'achever. Et « carnavalisation » est justement le mot qui, pour lui, désigne la vie politique haïtienne, particulièrement avec le président sortant, Michel Martelly... « *Si Haïti tient le coup, c'est en tant que nation culturelle. Mais ses nombreux intellectuels et écrivains n'ont pas pu reconstruire la société civile.* » Quels sont aujourd'hui les rêves de celui qui en a tant vu et continue de se tenir au courant de tout ? Il en prête à sa nièce,

Une rage de vivre

20 août 1926 Naissance à Jacmel, Haïti.
1945 « Etincelles », son premier recueil de poèmes.
1946 Le mouvement du journal *La Ruche* fait tomber le président Lescot. Départ d'Haïti pour Paris.

1946-1957 Paris, Sciences po, Prague, Cuba, Chili, Argentine, Brésil.
1957 Retour en Haïti.
1959 Rejoint la révolution cubaine.
1978 Paris, secrétariat de l'Unesco.
1979 « Le mât de cocagne », premier roman.

paraît chez Gallimard.
1986 Retraite dans l'Aude.
1988 « Hadriana dans tous mes rêves », prix Renaudot.
1998 « Le métier à métisser », essai.
2007 « Rage de vivre » (Seghers), œuvre poétique complète.

Michaëlle Jean (tendre sourire dès que l'on prononce son nom), élue à la tête de l'Organisation internationale de la francophonie : « *Ce qui manque à la mondialisation actuelle à côté des processus financier, technologique, marchand, c'est un mouvement culturel, un garde-fou intellectuel, poétique à la révolution numérique. La francophonie pourrait jouer ce rôle.* »

Bientôt 90 ans. Et la mort ? Elle n'effraie pas celui qui n'a pas de temps à perdre à redouter l'inévitable. Et se déclare areligieux. « *Les religions compliquent tout, sans donner aucune réponse. J'ai failli me faire prêtre, mais j'ai renoncé au catholicisme le long d'une rivière dont le cours a emporté ma foi tandis que je faisais l'amour avec une fille de mon âge.* » Il avait 18 ans, et c'est toujours hier. Pour l'auteur d'« Évangile selon saint Eros », peut-être même aujourd'hui ■

« Popa Singer », de René Depestre (Zulma, 154 p., 16,50 €).
Sur Lepoint.fr, la vidéo de la rencontre et notre dossier Haïti littéraire avec Laferrière, Orcel, Trouillot, Wêche, etc.



René Depestre, l'incandescent



NOUS L'AVIONS déjà croisée, *Popa Singer*, dans un de ses poèmes : «*Fée du courage et du savoir-vivre-ensemble / Popa n'a pas sa pareille à l'heure / de jeter son fol éclat de rire en défi / au malheur-tigre qui sévit à l'haïtienne.* » Aujourd'hui, depuis son village de l'Aude où il s'est installé il y a une trentaine d'années, René Depestre nous envoie ce roman homonyme, projet plusieurs fois abandonné puis enfin repris.

Le doyen des lettres haïtiennes s'était fait connaître du grand public par les récits composant *Alléluia pour une femme-jardin* et surtout par *Hadriana dans tous mes rêves*, lauréat du prix Renaudot en 1988. Quant aux amateurs de poésie, ils connaissaient depuis longtemps son nom et son art, exprimé notamment dans *Journal d'un animal marin* et *Poète à Cuba* (où il vécut de 1959 à 1978, après avoir été expulsé).

«*Popa Singer*» : c'est le surnom affectueux donné à la mère de René Depestre, «*mère nourricière, ravie d'alimenter en brins de toute beauté la machine Singer à coudre les beaux draps d'un réel-merveilleux germa-*

no-haïtien». Il lui rend ici hommage, dans une langue vive et chatoyante semée de néologismes, de mots déformés et autres *créolades*. Cette filleule du général Alphonix Ultimo avait «*les yeux couleur du temps des îles*» et pouvait s'émerveiller d'«*un manguier criblé de fleurs au matin*» ou d'«*un couple de colibris au repos dans leur nid*».

«Zomberies nazies»

Comme il l'a déclaré récemment au quotidien régional *L'Indépendant* : «*Elle était couturière, veuve et avait plusieurs enfants à élever. C'est grâce à cette machine à coudre qu'elle nous a envoyés à l'école et que je suis devenu écrivain.* » Nous sommes en 1958, à Port-au-Prince, quelques mois après l'arrivée au pouvoir de François Duvalier, dit «*Papa Doc*», et de ses miliciens ; et Depestre revient en «*fils prodigué*» (après une dizaine d'années passées à Paris), auprès de sa mère et de ses quatre frères et sœurs. Un «*Papa Doc*» grotesque avec son «*terrorisme mystique balnéaire*» et ses «*zomberies nazies*», qui s'inspire aussi bien de Bossuet que d'Atatürk et que Depestre se plaît à ridiculiser ici. Il avait bien

connu le dictateur quand il était jeune, ils étaient compagnons de jeu. Duvalier lui avait même proposé un poste ministériel... Mais le cœur de Depestre bas à gauche, plus précisément du côté du Parti communiste, alors clandestin.

Au passage, Depestre en profite pour faire défiler l'histoire de son pays, depuis 1515 et le massacre des Indiens Arawaks et Karibs, en passant par Toussaint Louverture, la grève générale de 1946 et l'échec du coup d'État contre «*Papa Doc*». L'humour ne manque pas dans ces pages, notamment cette scène délirante de la perquisition menée par les illettrés «*tontons macoutes*» de sinistre mémoire.

Le roman s'achève sur une scène de possession : *Popa Singer* est chevauchée par un *loa*, l'esprit tourmenté d'un défunt nommé Hugo von Hofmannsthal... Sa voix, prophétique, annonce ce qui attend Depestre, y compris son engagement auprès des frères Castro, avec cette injonction : poursuivre la poésie afin de rendre justice à «*l'incandescence de la tragédie des Haïtiens*». On le voit aujourd'hui, la mission a été accomplie ! ■ T. C.



SPÉCIAL HAÏTI

Depestre et sa machine à coudre le texte

Le maître haïtien, reprenant enfin un livre abandonné à plusieurs reprises, mêle sa vie à celle d'Haïti au début de la dictature de Papa Doc et rend hommage à sa propre mère.

POPA SINGER, de René Depestre.

Éditions Zulma, 150 pages, 16,50 euros

René Depestre (89 ans) obtenait le prix Renaudot en 1988 pour *Hadriana dans tous mes rêves* (Gallimard). Après maints ouvrages, depuis son village de l'Aude, où il s'installait il y a trente ans, il revient avec *Popa Singer*, un hommage à sa mère, qui a élevé seule ses cinq enfants grâce à sa machine à coudre Singer. « *C'est grâce à la Singer, écrit-il, que les intelligentsias du tiers-monde se sont construites.* » Cet outil peut « *dompter les tigres, charmer les serpents, braver le paludisme et les cyclones* ».

Le roman, maintes fois abandonné, souvent remis sur le métier, met en scène le « *retour au bercail natal* », en 1958, de Richard Denizan (double vraisemblable de l'auteur), lorsque s'ouvre le pouvoir tyrannique de Duvalier, dit Papa Doc. Richard, ami d'enfance du « *führer noir* » est approché par celui-ci, qui prône le « *pannoirisme intégriste* » et préconise « *une grande nation aile de corbeau* », « *nettoyée de*

toute impureté blanche » et de toute « *flétrissure mulâtre* » grâce au « *Front national vaudou du salut* ». Le poète oppose un refus catégorique à ses appels du pied, après avoir rencontré clandestinement le secrétaire du Parti communiste haïtien.

« *L'exil est parfois un bon métier* »

Popa Singer s'avance comme une fresque sans pitié sur la dictature en cours et son programme de « *zombification* » de l'île où Toussaint Louverture inventa la liberté noire. Notre héros subit évidemment menaces et tracasseries policières, ainsi qu'une véritable « *battue* » dans sa bibliothèque en quête d'ouvrages « *suspects* ». Les dialogues entre miliciens illustrent l'insondable bêtise et l'humour involontaire du discours répressif : *Le Rouge et le Noir ? mon capitaine. - De la substance explosive, caporal Milord, à embarquer ! Le Petit Chaperon rouge ? - Un agitateur qui affiche des idées bolcheviques à son chapeau de paille. Au panier à salade ! Le Revolver à cheveux blancs ? mon capitaine. - Un Browning déguisé en vieillard reste un pistolet automatique.* Dans un récit mené tambour battant, Depestre retrace la chronologie de ces années dures entre toutes pour le peuple d'Haïti qui en



OCTOBRE 2015, L'AUTEUR HAÏTIEN DEVANT SON ALBUM DE SOUVENIRS. PHOTO NEMO PERIER STEFANOVITCH/OPALE/LEEMAGE

connaîtra, hélas, bien d'autres. Comme toujours, il invente sa propre langue dans l'idiome français, le crée étant sans cesse en embuscade pour contrarier la norme académique. Sa phrase tourmentée est volontiers sismique avec des éclats d'ironie paradoxale : « *L'exil est parfois un bon métier.* » René Depestre détourne en effet la langue de l'ancien colonisateur pour la sortir brutalement de son lit.

Il insiste sur l'importance de la rumeur, nommée là-bas « *télédyol* », ce « *média du bouche à oreille* » qui, « *sur un mode hallucinatoire sert de support oral au surplace existentiel où tourne sur elle-même la tragédie sans fin des Haïtiens* ». Le texte fait la navette entre le grotesque du « *SS nazi des*

René Depestre détourne la langue de l'ancien colonisateur pour la sortir brutalement de son lit.

se vit confisquer en 1945, par l'un des prédécesseurs de Duvalier, le numéro de la Ruche - hebdomadaire qu'il a fondé - consacré à l'auteur de *Nadja*. Popa Singer est un récit autobiographique éminemment singulier, inscrit en relief dans l'histoire tragique

tropiques » et la « *maman-bobine de fil* » qui « *alimente en brins de toute beauté la machine Singer* ».

Une transe frénétique

Le lecteur assiste de la sorte aux morceaux de bravoure du réel repris d'un pays comparé à un « *hapax historique* ». Depestre soulève le couvercle de la marmite nous permettant ainsi de humer des images surréalistes, lui qui, ami de Breton,

d'Haïti et composé en une langue truculente d'écorché vif à jamais.

Le roman s'achève sur une scène de possession, Popa Singer, chevauchée par un loa (esprit surnaturel) en proie à une transe frénétique, prédit à son fils dans un élan prophétique qu'il va s'engager aux côtés de Che Guevara : « *Une fois sur le sol cubain, adhère corps et âme au M26-7 des frères Castro Ruz.* » Le dernier chapitre intitulé « *Mode d'emploi* » revient sur ce livre « *resté de longues années dans les ténèbres d'un tiroir* » parce que, nous dit Depestre, « *écrit dans la tradition du réel-merveilleux haïtien, sans clefs de lecture, il était impubliable* ». Il lui manquait « *le code de l'imaginaire composite des Haïtiens* » : êtres humains, animaux, végétaux, phénomènes naturels (« *rivières, mers, cyclones* ») et « *phénomènes surnaturels* » mêlés en un grand tout tonitruant.

MURIEL STEINMETZ



ENTRETIEN **DOMAINE FRANÇAIS**

Tropique de la fraternité

À 90 ans, l'écrivain franco-haïtien René Depestre réanime le roman de sa vie. *Popa Singer* est un texte à la fois lyrique, truculent, sidéral.

Les vies, il en est de saisissantes, rutilantes, ciselées d'expériences, de rencontres, de combats, de ruptures, mêlant sacré et profane, matérialisme et spiritualité. Des vies édificatrices. Presque des vies de saints ! « *Synoptique et intégrée* » : ainsi René Depestre, semillant franco-haïtien, né en 1926 à Jacmel (Haïti) d'un père pharmacien décédé très tôt et d'une mère couturière, qualifie la vision qu'il a de son existence, de son expérience de citoyen, d'homme d'action, de révolutionnaire. Des réussites, il en a connu. Des succès littéraires, comme le prix Renaudot pour *Hadriana dans tous mes rêves* en 1988. À son actif, dix-sept recueils de poèmes dont *Étincelles*, son premier, publié en 1945 ou encore *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien* (Présence africaine, 1967), une quinzaine d'ouvrages (romans, nouvelles, essais). « *Quand je regarde mon parcours, c'est un parcours général d'échecs. Mais j'ai su transformer mes échecs politiques en état de santé littéraire, en état de santé artistique.* » Communiste, parrainé par Aimé Césaire et André Breton, il fut chassé d'Haïti, de France, de Tchécoslovaquie où il remit en cause le concept de dictature du prolétariat. Secrétaire de Pablo Neruda, il s'exerça à la guérilla au Brésil, sera le compagnon de route des frères Castro et de Che Guevara, avant d'être éjecté de Cuba pour critiques envers le stalinisme rampant. Apatride, il devint alors secrétaire du directeur général de l'Unesco. Son nouveau roman, *Popa Singer*, raconte l'histoire de la résistance de sa famille au régime de Duvalier, alias Papa Doc, despote fou, sanguinaire qui mariait l'anti-communisme et un côté obscur, sorcellaire. Politique, érotisme solaire et vaudou, les trois éléments qui caractérisent l'œuvre de Depestre y sont bien présents. Un roman mâtiné de créole. Cette langue luxuriante, puissante introduit une profondeur de champ (et de chant) conséquente et révèle un réalisme magique à dimension cosmique.

Installé depuis les années 80 à Lézignan-Corbières (Aude), René Depestre, humaniste tropical, hyper-sensible aux derniers soubresauts de l'actualité (les attentats jihadistes) ainsi qu'aux effets pervers de la mondialisation, tisse une œuvre aussi poétique que philosophique. Pour cela, il garde, suivant les recommandations de sa mère, toujours plusieurs fers au feu, en entretenant d'innombrables chantiers littéraires.

René Depestre, comment définiriez-vous *Popa Singer* ?

C'est une évocation plutôt burlesque des affaires haïtiennes

sous le régime de Duvalier. Absent d'Haïti pendant une douzaine d'années, à mon retour, je suis tombé sur la dictature de Duvalier que j'avais connu. Nous étions voisins dans le même quartier. À l'époque, c'était un petit médecin de campagne très gentil avec qui je jouais aux cartes. Nous étions amis et à mon retour en décembre 1957, ma mère m'a mis en garde : « *Ton partenaire aux cartes, ton ami médecin est devenu depuis deux mois qu'il est au pouvoir un dictateur sanguinaire. Il a déjà fait massacrer des familles entières...* » Donc je ne suis pas allé le voir. En

février 58, un matin, il m'a fait demander. Je suis allé à sa rencontre et j'ai eu une longue conversation avec lui. Une conversation incroyable. Mes cheveux se sont dressés sur la tête quand il m'a exposé son programme fasciste, sans queue ni tête. J'ai eu le sentiment

« **La terre est trop petite pour être un lieu d'exil** ».

d'avoir en face de moi un personnage extrêmement dangereux. Le petit médecin amical d'autrefois avait disparu. Il y avait sur son bureau, à côté de ses mains, une bible. Sur la bible, un Colt 45 et un coran à côté avec dessus un poignard de parachutiste. Voici l'homme qui me recevait. Vêtu de noir, il avait l'air d'assurer un grand deuil. J'étais sur mes gardes. Il m'a fait des propositions. Il m'a invité à le rejoindre. Il voulait que je sois ambassadeur de Haïti aux Nations Unies. Il m'a fait des promesses incroyables. Je n'ai rien accepté. Il m'a invité à dîner avec mon épouse. Et la veille du dîner, je me suis fait excuser. Quelques jours après, il a envoyé les Tontons macoutes chez moi. Il y a eu une perquisition grotesque dans ma bibliothèque. Et puis on m'a mis en résidence surveillée, j'ai vécu une année très difficile.

Ma femme était d'origine israélite. Et j'avais un beau-frère qui était palestinien. Ma mère, une femme très énergique, a pu unir autour de la table familiale, d'une façon très démocratique, une Juive et un Palestinien. J'ai conçu ce roman comme une sorte de concerto avec plusieurs mouvements.

Vous y évoquez le politique, mais aussi le vaudou...

Jusqu'à ce roman, l'évocation du vaudou dans les lettres haïtiennes était faite d'une autre façon. On évoquait les cérémonies, les dieux vaudou, dans leur ensemble originaires d'Afrique. Mais il y a des dieux créoles qui sont nés sur la plantation coloniale, à l'époque de l'esclavage et de la colonisation. Il y a à la fois des dieux d'origine africaine, des dieux créoles, mais la possibilité aussi qu'il puisse y avoir des dieux blancs. Jusqu'ici il n'y avait jamais eu de dieu blanc. Ma propre mère pouvait être chevauchée, habitée par un dieu. Il se trouve que



Nemo Peric Stefanovich

c'était un dieu blanc. Pourquoi un dieu blanc ? Parce que la machine Singer avec laquelle ma mère gagnait sa vie et assurait notre éducation avait été achetée dans un magasin tenu par un commerçant allemand qui avait donné à sa boutique le nom d'un grand poète autrichien Hugo von Hofmannsthal. On était en plein fantastique haïtien, fantastique vaudou.

J'ai donné à mon roman à la fois une dimension religieuse avec la présence du vaudou, une dimension politique avec Duvalier et le réseau communiste et la révolution cubaine en perspective, mais aussi une dimension érotique. Car, heureusement, ce qui m'a protégé pendant tout mon parcours communiste, ce n'est pas seulement ma connaissance du surréalisme, ma rencontre avec Césaire et Breton, en Haïti en 1945, mais une conception de l'amour différente de la conception qui prévalait, qui prévaut encore aujourd'hui. Ce que j'appelle l'érotisme solaire. J'étais préoccupé dès mon adolescence par le fait que lorsque l'on parlait du merveilleux on n'incluait pas dans l'histoire du merveilleux l'acte d'amour, la relation du couple, le mariage. Je trouvais drôle qu'une chose si belle que l'amour entre un homme et une femme ne soit pas considéré comme une activité merveilleuse comme l'expérience religieuse dans le catholicisme. Alors, j'ai décidé d'intégrer mon expérience sexuelle au sentiment du merveilleux.

Popa Singer, en fait, c'est l'éloge de votre mère, non ?

C'est un hommage, c'est un hymne à ma mère. Mes frères et moi avons eu conscience très tôt que nous avions une mère exceptionnelle. Indépendamment du fait qu'elle était chevauchée religieusement par un dieu blanc, ce qui était vraiment exceptionnel en soi. Elle avait fait preuve d'un tel courage. On la voyait se lever tous les jours à quatre heures du matin et se coucher très tard pour nous envoyer à l'école, insister pour qu'on observe l'hygiène dans notre vie personnelle, qu'on ait une bonne éducation. Ma mère avait même une vision presque aristocratique de notre éducation. Elle nous amenait aux cérémonies vaudou. Elle nous mettait en contact avec la paysannerie. Ma mère avait une vision généreuse et fraternelle de la vie. Elle m'a intégré à un féminisme extraordinaire. Une conception noble, pas machiste du tout. Donc tôt ou tard, je devais lui rendre hommage. C'est un hymne à la femme. À la fois comme mère et à la fois comme femme.

Vous avez parlé tout à l'heure de concerto, mais au-delà de la musicalité, il y a la fabuleuse puissance de la langue créole...

J'ai voulu sortir le français de son lit académique. J'avais découvert le surréalisme, l'expérience surréaliste, la remise en question du langage comme l'avaient conçu des gens comme Breton, Aragon, Eluard, Desnos et d'autres. J'avais pour cela la connaissance du créole. Le créole, c'est une remise

en question du langage français. C'est une sorte de terreau secret qui est sous-jacent à la langue française que nous utilisons. On crée un climat, une chaleur, un sens de la fraternité. Dans mon roman, j'ai voulu aussi élargir sa portée en abordant les problèmes actuels. En montrant que ce qui manque aujourd'hui à la mondialisation, c'est une culture propre. La seule grande idée après l'effondrement des utopies historiques dont ont besoin les relations entre les peuples et entre les sociétés devant tous les drames auxquels nous assistons et récemment encore le drame jihadiste qui ensanglante l'Europe et le monde, c'est l'idée de fraternité.

Je me souviens que quand j'ai rencontré Che Guevara pour la première fois, je lui ai demandé au cours de la longue conversation qui a duré six heures s'il pensait qu'un jour l'idée de fraternité finirait par l'emporter sur les contradictions que l'on trouve dans l'histoire des sociétés. Il m'a dit qu'il n'avait pas de réponse à ma question. Deux ou trois ans après, j'ai rencontré Jean-Paul Sartre à Moscou et lui ai posé la même question. Je lui ai dit que j'avais posé la question à Che Guevara et Sartre m'a affirmé aussi qu'il n'avait pas de réponse. Est-ce qu'un jour, on trouvera un accord fraternel entre la nature animale des hommes et la culture ? Sartre m'a dit aussi avec beaucoup d'émotion, qu'il n'avait pas de réponse mais que



l'idée était bonne. Un jour, l'idée de fraternité doit devenir une évidence dans les relations humaines. C'est ce dont a besoin la civilisation mondiale.

Ce roman a une histoire plutôt douloureuse...

Une histoire dramatique. C'est un livre que j'ai écrit en 2000-2001. Que j'ai adressé à mon éditeur qui était Gallimard. La commission de lecture chez Gallimard a pensé que mon livre était impubliable. Hermétique, on ne comprenait pas où je voulais en arriver. Je l'ai oublié dans un tiroir. C'est tout à fait par hasard, quinze ans plus tard, lors d'un rangement, que je suis tombé sur ce manuscrit et j'en ai parlé à une amie à moi, qui l'a donné à lire à l'éditrice Laure Leroy (Zulma), qui a trouvé que c'était un bon manuscrit. Mais qu'il fallait peut-être – et là Gallimard avait raison – un mode d'emploi. Parce que j'ai voulu réunir dans un tout cosmique l'ensemble de mes expériences. Et ça n'a pas été compris par les lecteurs de Gallimard. Ils ont pensé que mon livre était obscur. Donc je suis très content de l'accueil qui lui est fait. Je suis très content qu'on m'ait compris parce que j'avais le sentiment d'un échec avec ce livre. Je l'ai porté cet échec pendant de longues années. J'ai même cru à un moment donné, être victime du syndrome qu'a révélé Melville, le syndrome de Bartelby. Enrique Vila-Matas a fait un très beau livre là-dessus. Je pensais que j'avais le syndrome puisque je ne pouvais plus aborder la fiction. J'étais bloqué du fait que ce livre était dans un tiroir, que je l'avais oublié. Donc j'ai écrit des poèmes, j'ai écrit de petits essais, j'ai fait des listes de fictions qui sont en attente sur mes chantiers et que j'espère pouvoir traiter. Maintenant, je suis compris. Il n'y a rien de plus merveilleux pour un écrivain d'être compris.

En quoi pour vous Aimé Césaire fut une rencontre déterminante ?

Césaire a été une révélation. Il a dit une chose formidable : l'homme n'est pas seulement animal, pas seulement végétal, pas seulement minéral. L'homme est univers. Césaire a fait déboucher la poésie sur le cosmique. Je pense qu'on peut caractériser la poésie de Césaire comme un pan-humanisme cosmique – pas seulement humanisme parce que je me méfie du mot qui a été traîné dans la boue du fait du nazisme, du fascisme, de l'esclavage et de la colonisation, et que l'humanisme n'a pas vraiment marché dans le monde. Le mot pan introduit une universalité qui concerne le monde entier. Et la mondialisation crée les conditions puisque c'est un phénomène d'unification technologique, d'unification religieuse, de toutes sortes d'unification en cours, mais ça ne suffit pas. L'homme n'est pas seulement un homme de l'Hexagone, d'Afrique ou un homme d'Amérique latine... Nous allons vers un homme total. Une totalité humaine. C'est ce que Sartre appelait l'idée de fraternité qui m'a beaucoup préoccupé et qui continue à me préoccuper aujourd'hui. Dans quelle mesure on parviendra pour échapper aux maux de la mondialisation à une société humaine fraternelle, à un civisme international. Jusqu'ici on est attaché à des civismes nationaux. Un civisme français, un civisme anglais, un civisme allemand. On voit la difficulté qu'ont tous ces civismes à constituer même l'Europe.

Haïti est un petit pays, mais un grand pays d'écriture...

Dans le *Figaro* justement, il a été écrit que les écrivains y ensoleillaient la langue française. Mais si on peut jouer ce rôle culturel, paradoxalement il n'y a pas de société civile en Haïti. Il n'y a pas d'État, comme a dit Régis Debray. Il n'y a pas de na-

tion haïtienne. Mais il y a une sorte de nation culturelle. Il y a les intellectuels haïtiens, les universitaires, les écrivains, les peintres qui portent à bout de bras Haïti. Alors moi, je me suis demandé après le double effondrement sismique et civique : est-ce qu'il n'appartient pas maintenant à ces intellectuels, à cette intelligentsia haïtienne si originale de créer un civisme original à partir de nos idées fraternelles, à partir de l'art, à partir de la peinture, à partir de notre expérience en littérature et en musique. Naturellement je ne peux pas y jouer un rôle puisque je ne peux plus me déplacer. Je suis dans le vieil âge d'homme. Mais mon espoir, espérons-le, c'est que l'intelligentsia haïtienne finira par prendre en main l'avenir du pays et par l'intégrer au mouvement général de civisme international auquel j'ai fait allusion.

Cela fait plus de trente ans que vous habitez à Lézignan. Auparavant vous aviez voyagé de par le monde. Avez-vous ici retrouvé d'autres racines ?

C'est une très bonne question que vous me posez ici. Le mot exil vient tout de suite à l'esprit. Généralement les Haïtiens qui se sont installés aux États-Unis, au Canada, en Europe se considèrent comme des hommes en exil. Moi, non. Dès le départ, j'ai toujours pensé que la terre est trop petite pour être un lieu d'exil. C'est une terre-patrie. J'ai eu le sentiment de la patrie planétaire très tôt. Et quel est mon système personnel ? C'est de m'ajouter des cultures. Au lieu de me sentir séparé, je me suis dit que chaque nouvelle langue que j'apprends, chaque culture à laquelle je suis intégré, ça s'ajoute. C'est un agrandissement de mon échelle culturelle personnelle, c'est ce qui s'est passé. Comme je me suis senti un Brésilien de plus au Brésil, un Français de plus à Paris ou à Lézignan-Corbières.

Vous vous considérez comme un écrivain ou comme un poète qui écrit aussi des romans ?

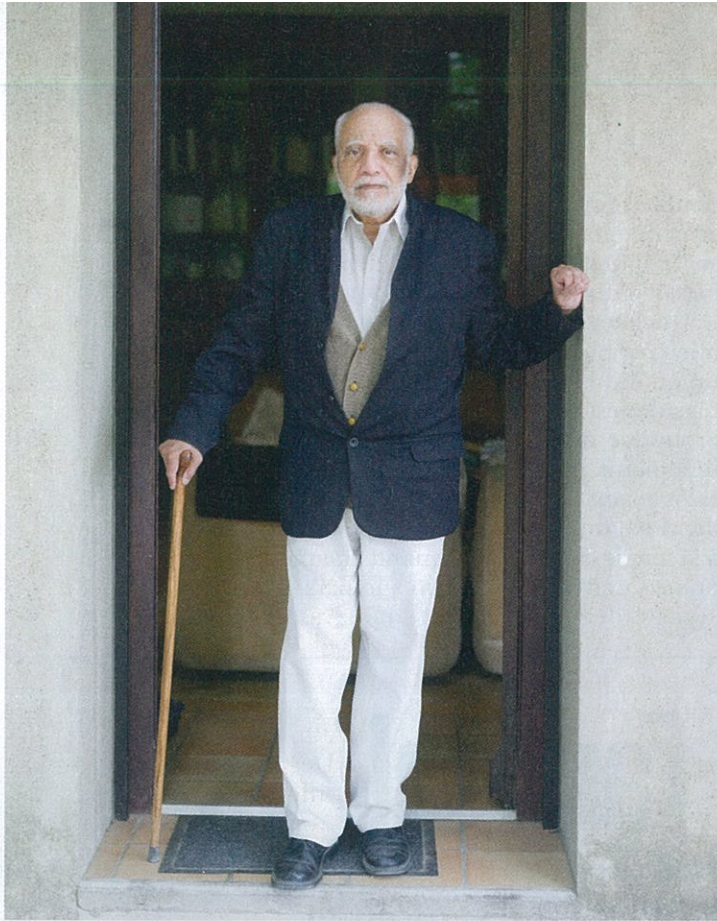
Je me considère comme un écrivain franco-haïtien. On me mutilerait si on enlevait le « franco » ou le « haïtien ». Dans tous mes romans, il y a une poésie. C'est un genre hybride, le roman poétique. J'ai réussi à introduire le lyrisme, la poésie de manière sous-jacente. Le lyrisme ne doit pas gêner la trame narrative, l'intrigue, l'action qui sont des valeurs propres à la narration romanesque. Et ça, je crois que ça a marché aussi bien dans mes romans *Hadriana dans tous mes rêves* et *Le Mât de Cocagne* que dans mes nouvelles. Je reste poète incessamment, je n'arrête pas de l'être.

Vous apparaissez dans une nouvelle collection (« Entre les lignes », chez Honoré Champion) avec Aimé Césaire, Amadou Kourouma, Tahar Djaout, Frantz Fanon, Lyonel Trouillot... Vous vous sentez bien dans leur parage ?

J'appartiens à toute cette génération du tiers-monde, du sud. Nous constituons une francophonie vivante et nous avons besoin de ça pour rejoindre la mondialisation. Moi, je pense que notre devoir, outre les fictions que nous écrivons, c'est d'apporter des idées nouvelles, d'apporter des viatiques à l'idée de fraternité qui est absolument indispensable, qui doit devenir comme le souhaitait Sartre, une évidence dans la vie des peuples, dans la vie des sociétés. C'est l'idée de fraternité qui sauvera le monde. On en a besoin plus que jamais.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

POPA SINGER de RENÉ DEPESTRE
Zulma, 160 pages, 16,50 €



Dictature, fleur de mangue et piment oiseau

Popa Singer est bien décidée à résister au dictateur haïtien Duvalier, alias Papa Doc. C'est ce que nous raconte avec humour et style le rabelaisien René Depestre. **PAR MARINE DE TILLY**

Il a attendu vingt-huit ans. C'est son premier roman depuis *Hadriana dans tous mes rêves*, comme il est bon, et féroce ! C'est dans une transe tropicalo-rabelaisienne inouïe, dans un incendie stylistique qui fait battre le cœur et l'esprit à chaque page, que René Depestre choisit de rendre hommage à la « fée du courage », sa mère, et de ridiculiser le roi-crétin, Papa Doc. La mère s'appelle Dianira Fontoriol, mais s'est rebaptisée « Popa Singer von Hofmannsthal », à cause de la machine à coudre habitée par l'esprit-conseil vaudou « loa » récupéré chez un négociant germanique. Lequel, pour échapper à la police allemande, emprunta le nom d'un célèbre poète autrichien (Hugo von Hofmannsthal). Dianira,

POPA SINGER

Zulma
160 p., 16,50 €

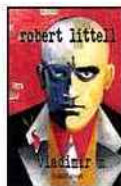


TRANSFUGE
Chronossec le centre de la culture

avec sa machine magique, coud les « beaux-draps d'un réel merveilleux germano-haïtien », métisse « le plancton de la mer des gros-Blancs européens avec les substances en suspension des Nègres d'Amérique », bref réinvente en plus joli l'histoire convulsive de son île sous la dictature de Duvalier, le géant insupportable qui donne à tous l'envie de « fumer dans les couilles ». Le récit est largement autobiographique. En 1958, René Depestre, en exil, retrouve Haïti à la faveur de la chute du gouvernement Magloire et de l'élection de Duvalier. Il connaît le dictateur, à cinq ans ils traînaient dans les mêmes rues sales, à Jacmel. Au cours d'un entretien, le roi des Tropiques expose tranquillement à Depestre son programme sanguinaire de zombification des masses superstitieuses et silencieuses. Il va jusqu'à lui proposer le poste de responsable culturel des Affaires étrangères. Depestre a la nausée, le fait comprendre. En représailles, le « grand-électricateur » lâche ses Tontons Macoutes jusqu'à la maison de la mère de l'écrivain qui, à l'aide de sa machine à coudre et de son tempérament-volcan, ne se laisse pas impressionner par le colt 45 posé sur sa nuque. La perquisition de la bibliothèque familiale par les Macoutes illettrés est un festin : « – Le Petit Chaperon rouge ? *mon capitaine*. – Un agitateur qui affiche des idées bolcheviques à son chapeau de paille. Au panier à salade ! – Le Petit Prince ? *mon capitaine*. – Un mauvais sujet qui, dès les berceaux, commence à conspirer, dit le chef milicien à la place du capitaine. – Pablo Picasso ? *mon capitaine*. – Nom de Dieu de putain de pic à casser les os. Embarquez-moi ça, les yeux fermés ! » On rit à pleurer de la litanie burlesque des « fils de putes d'ouvrages de guerre sainte », qu'il faut « mettre hors d'état de nuire ». « *Sous un gouvernement qui emprisonne injustement, disait Henry David Thoreau dans La Désobéissance civile, la place de l'homme juste est aussi en prison.* » C'est là qu'ira Depestre pendant un an. En renégat. « Je vous serre la main, *poète* », avait écrit Hugo à Baudelaire pour le féliciter de ses *Fleurs du mal*, avec ce tréma espiègle que toutes les réformes de l'orthographe du monde n'enlèveront jamais à cette franche déclaration d'amitié. C'est exactement ce que l'on a envie de faire en refermant le *Popa Singer* de René Depestre : lui serrer la main, au poète haïtien.



MAGAZINE LE CHOIX DES LIBRAIRES



VLADIMIR M.

par Robert Littell,

traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Cécile Arnaud, 288 p., Baker Street, 21 €

Ancien journaliste spécialiste des affaires russes et moyen-orientales, Robert Littell est un maître du roman d'espionnage. Il revient avec un récit surprenant, qui nous emporte dans une Russie en pleine révolution bolchevique ! Vladimir Maïakovski était un poète et un séducteur, qui avait besoin d'une femme dans son lit pour trouver l'inspiration. En 1953, vingt-trois ans après sa mort, quatre d'entre elles se réunissent dans une chambre d'hôtel à Moscou. Elles se remémorent leurs souvenirs et se rendent compte que Vladimir avait de multiples visages...

MARIANNE
Librairie Les Lisières
ROUBAIX (59)



POPA SINGER

par René Depestre,

160 p., Zulma, 16,50 €

Inventivité, créativité, poésie, humour, impertinence :

mais quel est ce jeune auteur qui, avec un tel mordant, nous apporte autant de fantaisie narrative et littéraire ? A plus de 90 ans, René Depestre anime une langue virevoltante qui s'invente à tous les instants.

Popa Singer est un bonbon acidulé : les mots éclatent en bouche et libèrent des sons colorés, laissant une saveur pimentée sur le bout de la langue !

MANUEL
Librairie La Buissonnière
YVETOT (76)



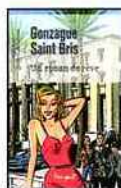
LA FIN D'UNE IMPOSTURE

par Kate O'Riordan,

traduit de l'anglais (Irlande) par Laetitia
Devaux, 384 p., Joëlle Losfeld, 22,50 €

Profitant de la détresse d'une famille (adultère du père, Luke, d'où séparation d'avec Rosalie, décès de leur fils, Rob, et dépression de Maddie, leur fille), un jeune homme, beau comme un ange, s'incruste dans leur vie. Tout d'abord accueilli comme un sauveur, il deviendra un redoutable prédateur créant le trouble dans l'esprit de Rosalie... Un roman diabolique, parfaitement maîtrisé, sur l'emprise psychologique et les méandres de l'amour. Un excellent thriller !

CLO
Librairie Vandromme
LES VANS (07)



UN RUBAN DE RÊVE

par Gonzague Saint Bris,

120 p., Steinkis, 12 €

1946, le premier festival de Cannes déroule

son tapis rouge après avoir été annulé en 1939 pour cause de bruits de bottes intempestifs. Avec son talent de conteur, messire Gonzague nous fait revivre cet événement et chante en prose le souvenir de cette nuée de nymphettes embellissant la Croisette pour des siècles et des siècles. En fin d'ouvrage, une photo personnelle de l'auteur, bras dessus bras dessous avec Sharon Stone, atteste sans conteste de son émotion encore palpable !

LAURENT
Librairie Cajelice
PERPIGNAN (66)



ROLAND EST MORT

par Nicolas Robin,

182 p., Anne Carrière, 17 €

Roland est mort. Les sapeurs-pompiers

l'ont retrouvé la tête dans la gamelle du chien. Ils viennent enlever le corps et, se débarrassent du caniche en le confiant au voisin de palier, un chômeur proche de la quarantaine. Il écope du chien puis de l'urne contenant les cendres du défunt. Que faire de cet héritage chargé de poils et de céramique ? Grâce à des artistes comme Nicolas Robin, nous comprenons que la poésie est supplément d'âme. Nous, les libraires, sommes comblés.

JULIE
Librairie Cultura
CLAYE-SOUILLY (77)



PORTRAIT

René Depestre, compositeur cosmique

Petit bijou d'amour et d'allégresse, conçu comme un concerto dramatique, le roman *Popa Singer*, du doyen des lettres haïtiennes, nous entraîne dans de sinistres marécages politiques.

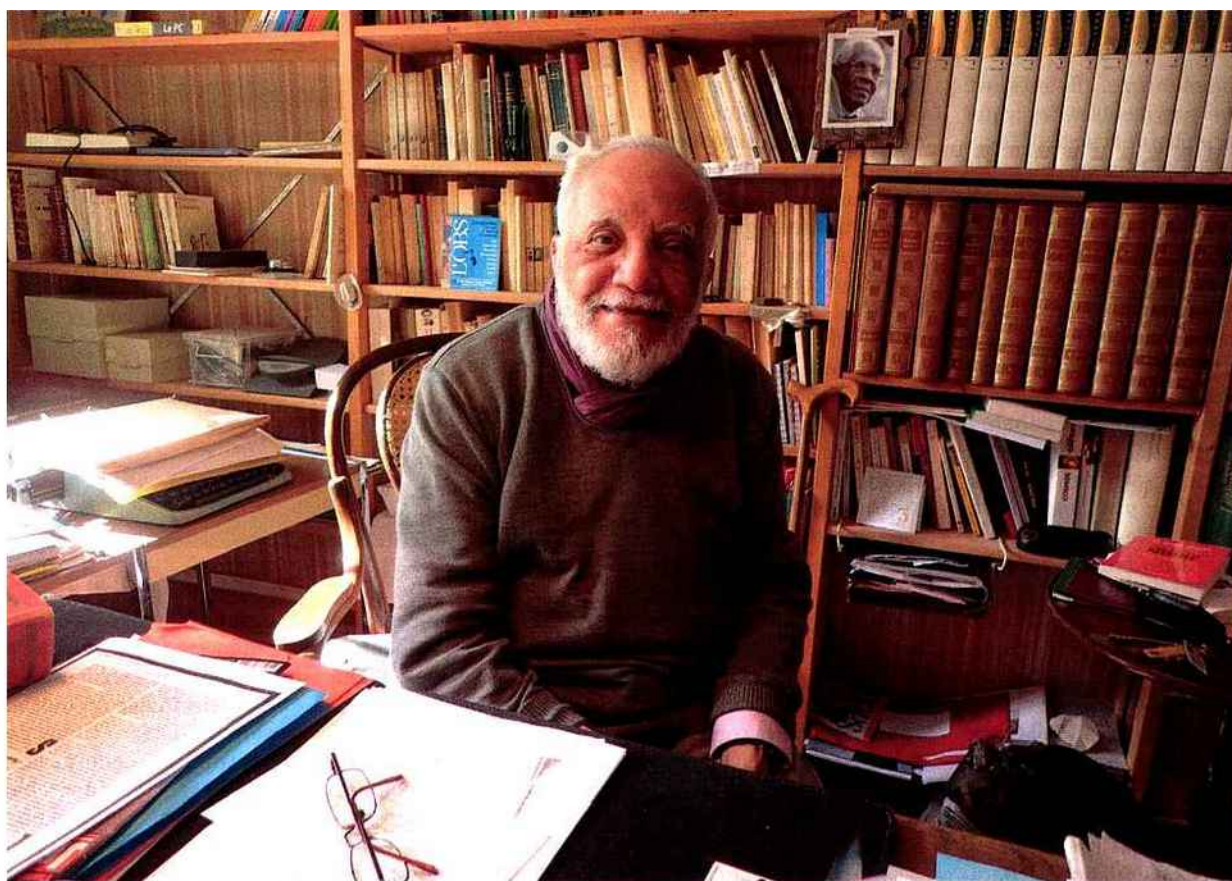
Dans les collines autour de Lézignan-Corbières (Aude), les amandiers sont en fleur et les vignes annoncent déjà leurs premiers bourgeons. Si l'ampélopsis qui enserme de ses lianes les colonnes de la Villa Hadriana ne semble pas tout à fait décidé à sortir de sa dormance, le poète haïtien qui vit là s'apprête, lui, à fêter son 90^e printemps. « Je ne suis pas malade, mais je sens que je décline », confie René Depestre, sourire aux lèvres, en s'asseyant à son bureau, sous la photo d'Aimé Césaire et à côté de sa vieille Olivetti Lettera 32. Deux à trois pages par jour, c'est ce qu'il parvient à écrire en suivant le programme qu'il s'est fixé, pas moins de sept livres, dont la liste est épinglée bien en vue sur le mur, à sa gauche. « Ce n'est pas sûr que je puisse les terminer », dit-il sans affect, alors qu'il n'est pas passé loin du « syndrome de Bartleby », cher à Enrique Vila-Matas.

En 2001, le comité de lecture de Gallimard avait en effet jugé impubliable son roman *Popa Singer*, qui vient de paraître aux éditions Zulma, quinze ans plus tard. « Ce roman était lié à ma vie affective la plus profonde, et ce refus a provoqué un blocage, raconte-t-il. Je ne pouvais plus écrire de fiction. » Le manuscrit a sombré au fond d'un tiroir, Depestre s'est consacré aux essais et à la poésie. Puis, un

jour de rangement, le texte a refait surface, jusqu'à atterrir sur le bureau de l'éditrice Laure Leroy par l'entremise de la journaliste du *Point* Valérie Marin La Meslée.

Ce récit autobiographique, qui revient sur l'année 1958 en Haïti, est en réalité un petit bijou vaudou tout d'amour et d'allégresse, même s'il s'aventure dans de sinistres marécages politiques peuplés de tontons macoutes. « J'ai pensé ce livre comme une sorte de concerto dramatique, une épopée magique sur l'histoire d'Haïti. C'est aussi une déclaration d'amour à notre mère, qui nous a élevés grâce à son courage aux commandes d'une machine à coudre Singer », explique l'auteur d'*Hadriana dans tous mes rêves* (prix Renaudot 1988).

LOA. Toute de vibrations sensuelles, l'écriture de Depestre doit beaucoup à cette mère qui pouvait parfois être chevauchée par un loa – en d'autres termes, habitée par un esprit. « L'audience – *lodyans*, en créole – est une manière haïtienne de raconter des histoires, une forme picaresque de l'imaginaire haïtien, explique-t-il. Ma mère était une grande audiencière dont j'ai reçu l'héritage. » De son père pharmacien, il a gardé la petite encyclopédie à la couverture rouge, *Tout en un*, et l'éblouissement des matins caribéens. « Une fois par semaine, il nous réveillait pour



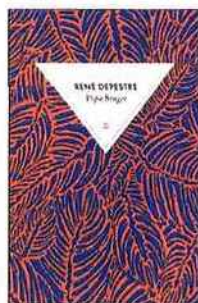
▲ Dans son bureau, le 24 février.

nous emmener voir le lever du soleil sur le golfe de Jacmel, se souvient Depestre. C'était le cinéma du petit matin que je transférerais plus tard sur le plan sexuel en présentant l'acte d'amour comme un acte éminemment solaire. »

Vieil homme radieux, Depestre n'a pas oublié le petit garçon d'Haïti qui se tenait debout face à l'Océan. « Sa course éperdue à la mer libre devra charrier le gravier, le sable, le limon, le plancton merveilleux des enfances qui protègent l'état de poésie des icebergs meurtriers de la haine et de la barbarie... », écrit-il au début de *Popa Singer*, où ladite barbarie s'incarne en Papa Doc. « Notre méthode descend tout droit du fer et du feu des idées politiques, s'exclame ce dernier dans *Popa Singer*. Elle permet d'édifier un pays ethniquement pur, c'est-à-dire historico-culturellement nettoyé de toute impureté blanche

comme de toute flétrissure mulâtre : un Haïti où il fait noir comme dans un four gothique ou dans la gueule d'un léopard des Afriques. » Ancien compagnon de jeu (de cartes) de Depestre, Duvalier essaya en vain de l'entraîner dans son giron, cette année-là.

Lorsqu'il commença à écrire, l'enfant Depestre se convainquit que, pour enfanter des romans, il fallait « vivre



Popa Singer, de René Depestre, éd. Zulma, 160 pages, 16,50 euros

intensément » : « Je voulais être un homme d'action, un poète, un homme de savoir. » Il y parvint, propulsé en Europe grâce au succès de son premier recueil, *Étincelles* (1945), passant d'un pays à l'autre au gré des expulsions (de France, de Tchécoslovaquie...) et des engagements politiques (Haïti, Brésil, Cuba, etc.). « Le XX^e siècle, je l'ai vécu sur les deux rives de la guerre froide », résume-t-il. Formé militairement au Brésil sous le pseudonyme de Walter Miranda, dirigeant communiste clandestin en Haïti, auditeur attentif de Radio Rebelle, il attira l'attention de Fidel Castro et de Che Guevara avec un article sur la révolution. Papa Doc le laissa partir, en 1959, accompagné d'un tonton macoute nommé Fuentes. « À l'arrivée, j'ai dit aux officiels cubains : il faut le renvoyer à Duvalier, avec mon éternel adieu. » Pendant plus de vingt ans,

Depestre allait accompagner la révolution cubaine.

Aujourd'hui encore, le souvenir de ses discussions avec le Che ou Hô Chi Minh allume des étoiles dans ses yeux. Pourtant, l'affaire Heberto Padilla le dessilla, en 1971, sur les dérives « fidélocastistes ». « J'ai pris fait et cause pour Padilla quand il a été contraint à une humiliante autocritique publique, se souvient Depestre. Raúl et Fidel furent scandalisés par mes propos, qu'ils censurèrent. J'ai été isolé, mon téléphone placé sur écoute, ma vie à Cuba est devenue insupportable. C'est difficile, pour un poète, d'être un bon stalinien. » La poésie, voilà ce qui l'a finalement sauvé des compromissions et des aveuglements de la politique. « Le surréalisme m'a permis de garder un œil critique sur les idéologies », soutient-il, reconnaissant l'échec pratique du



Voyage en « papadocratie »

Plus de vingt-cinq ans que le grand auteur haïtien – encore un ! – n'avait publié un roman. Se laissant aller à la poésie, sa grande maîtresse en écriture, et aussi à des essais – on se souvient notamment de *Bonjour et adieu à la négritude* (1980). Pour les plus jeunes, rappelons que Depestre fut une figure engagée en faveur la décolonisation de l'Afrique, occupa de hautes fonctions officielles dans la révolution castriste avant d'en revenir en 1971, et obtint, entre autres distinctions, le prestigieux prix Renaudot, en France, avec *Hadriana dans tous mes rêves* (1988). À près de 90 ans, il revient à la forme romanesque avec *Popa Singer*, un texte où sa verve poétique, à la fois tellurique et fluviale, irrigue tout le récit.

L'entrée en matière est assez déroutante, avec son roulis de mots et sa ponctuation hétérodoxe. Mais il faut s'immerger dans le grand bain de « l'imaginaire composite des Haïtiens » écrit à l'encre unique de Depestre pour bien humer l'histoire de Dick Denizan, le double fictionnel de l'auteur, plongé avec ses frères et sœurs dans la grande farce tragique de l'histoire d'Haïti. En réalité, c'est la mère de Dick, « Popa Singer von Hofmannsthal », qui est la vraie héroïne de ce roman. Ce nom n'est que l'un des multiples autres dont on affuble cette mère protectrice, en référence à la machine à coudre de marque Singer qu'elle acheta à un négociant allemand ayant volé son patronyme à l'illustre poète autrichien.

La mère aux identités « *rizhomiques* » acquit dès lors celle de l'esprit vaudou *loa*, qui la possédait aux bons moments et l'aida, avec sa Singer, à faire vivre ses cinq enfants lorsque le père décéda.



Ordonné en trois mouvements, le récit de Depestre narre le retour au pays de Dick, devenu poète célèbre, en pleine période duvalériste. Dans la famille mulâtre élargie, réunie chaque dimanche autour de Popa Singer, l'œcuménisme règne entre un beau-frère palestinien, une belle-sœur israélienne, un partisan du dictateur Papa Doc, et tous les autres, plus ou moins opposants à l'un des régimes les plus sinistres de la planète. Mais le poète, pris dans les rets de la folie et des délires racialisés de la « papadocratie » – Duvalier en voulait aux mulâtres et prônait une politique eugéniste à leur rencontre –, refuse le poste que lui propose le tyran. Il n'en faut pas plus pour mettre en danger toute la famille. Heureusement, les visions de Popa Singer sont là.

On lit avec dégustation la grande liberté littéraire du dernier Depestre, bouclé par un épilogue ouvrant sur d'autres horizons et un bref « mode d'emploi » biographiquement instructif. ■

Charlotte Mansart



RENÉ DEPESTRE ENTRE POÉSIE ET VÉRITÉ

Publié en quelque sorte avec « mode d'emploi », le roman du nonagénaire haïtien René Depestre (au demeurant, oncle de Michaëlle Jean, l'actuelle Secrétaire générale de la Francophonie) paru chez Zulma sous le titre de *Popa Singer* revendique haut et fort les références à un « réel merveilleux ». Univers qui a séduit les lecteurs du prestigieux prix littéraire de la Société des gens de Lettres, qui viennent de récompenser *Popa Singer*.

En fin d'ouvrage, l'auteur en donne ainsi malignement la clé : « *Aujourd'hui, le lecteur a sous les yeux le code de l'imaginaire composite des Haïtiens : les êtres humains, les animaux, les objets, les végétations qui les entourent ; de même que les phénomènes naturels (rivières, mers, cyclones, volcans, séismes) ; et les phénomènes surnaturels (loas, états de possession, épiphanie des dieux du vaudou) forment un tout cosmique dans l'aventure du vivre-ensemble des humanités.* »

On ne s'étonnera donc pas de trouver dans ce récit à la fois du réel, avec des éléments autobiographiques facilement décelables, et du « merveilleux » même s'il est souvent teinté d'effroi. Sans oublier bien sûr une bonne dose d'humour, noir comme il se doit ! Entre poésie et vérité, René Depestre livre en majesté, dans une langue pleine de fantaisie et d'invention, sa vision du monde et son expérience humaine en trois mouvements et plusieurs temps. Le temps surtout d'un retour au pays natal en 1957 conté ici avec tout l'absurde et burlesque nécessaires. La confrontation avec « Papa Doc » alias François Duvalier et ses diaboliques et incultes Tontons macoutes qualifiés

de « SS des Tropiques », qui jettent au feu *Le Petit Chaperon rouge* comme *Le Petit Prince*, est particulièrement drôle ! Et puis, bien sûr, il y a cette formidable Popa Singer, figure matriarcale s'il en est, fil rouge du roman, pleine

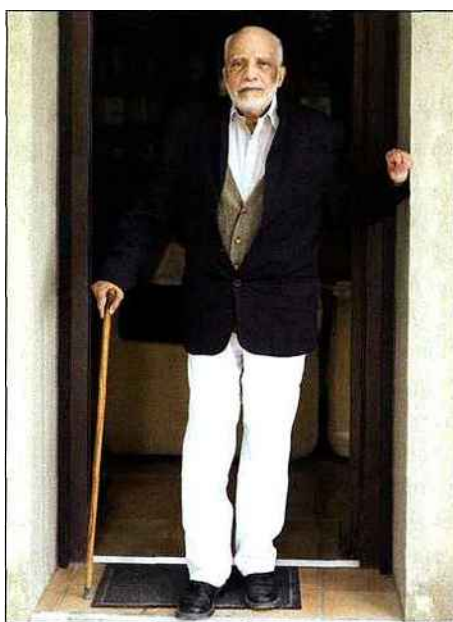
d'audace et de grâce. De sa bouche sortent les mots les plus touchants écrits dans un style inimitable : « *Tu auras eu un mal de diable à trouver une carcasse en bambou, du papier et du vent pour lancer dans l'azur des humanités le parler de l'enfant au bout de ses larmes qui s'émerveille de réapprendre la tendresse et la grande santé du rire aux éclats. Longtemps à l'avance il faut préparer le cerf-volant du vieil âge d'homme : n'ayant pas de retour en arrière possible, il devra monter sans se*

perdre dans les nues. »

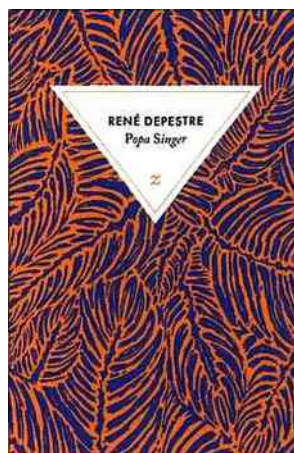
Signalons qu'un autre Haïtien, Makensy Orcel, vient de remporter le prix Littérature Monde pour *L'Ombre amère* (voir FDS 37). Bravo aux éditions Zulma ! ■

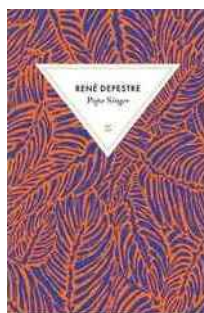
Sophie Patois

René Depestre, *Popa Singer*, Zulma



© Zulma





➔ **POPA SINGER,
RENÉ DEPESTRE,
ZULMA, 160 P., 16,50 €.**

CHRONIQUE AUTOBIOGRAPHIQUE /

HAÏTI DOULEURS

“Papa Doc”, “tontons macoute” : derrière ces surnoms que l’on croirait empruntés au carnaval ou à la BD, une dictature cruelle et sanglante que l’auteur a subie et payée d’une vie d’exil... Dans cette chronique autobiographique, il raconte le fonctionnement du régime Duvalier, son cortège d’assassinats, sa cohorte de tortionnaires flagorneurs et épouvantés qui maintiennent le tyran au pouvoir. La terreur au quotidien, aussi, et le courage de ceux qui la combattent. L’écriture, magnifique, transfigure le récit en légende. Et ridiculise l’ignorance crasse de ces SS créoles, de ce Hitler de poche et son “terrorisme mystico-balnéaire”. P.-M. B.



René Depestre et Dany Laferrière : le récit d'une rencontre haïtienne

Originaires d'Haïti, les deux écrivains se connaissent de longue date. Ils se retrouvent aujourd'hui dans la même maison d'édition qui présente les plus grands auteurs de l'île.



► René Depestre et Dany Laferrière, des rires et des chagrins partagés...

Photo H B

577eb5c85b60a00b22264f544c05a5550fe2ee8a31b0065f



C'est le premier livre d'un jeune écrivain de grand talent: à 90 ans, quel avenir!», répète dans un grand rire Dany Laferrière. Le jeune académicien est enthousiaste - c'est un euphémisme - à la lecture du dernier roman de René Depestre: *Popa Singer*, livre de gaîté au réjouissant goût de jeu. Chamarré et surréaliste, il est écrit comme un concerto. Une évocation libre et burlesque de la tragédie des Haïtiens, par un Depestre qui, en poète, détient le "pouvoir de voler jusqu'à la Grande Ourse dans l'éclat d'un brin d'herbe".

On retrouve ici la figure essentielle de la mère et de sa machine à coudre Singer qui a tant marqué l'enfance du petit René qui, plus tard, lui a consacré un poème. Dany Laferrière a lu et a relu le livre avec jubilation, jusqu'à en réciter des passages par cœur. Il en connaît les subtilités, il lit entre les lignes, traduit les mots cachés derrière les mots. N'est pas Haïtien (informé) qui veut! Et, informé, l'écrivain l'est assurément, lui qui a quitté son île natale pour échapper aux redoutables Tontons Macoute, comme son aîné l'avait fait quelque trente ans plus tôt, pour échapper à une "zombification".

Entre Dany Laferrière et René Depestre, c'est une longue histoire. Le père de Dany, maire de Port-au-Prince à 24 ans, et le poète déjà engagé en politique étaient déjà amis. Le Lézignanais au

long de son parcours, notamment lors d'une belle "tourné américaine" eut l'occasion de le retrouver au Québec. Avant même le succès de l'auteur du décoiffant *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.

Aujourd'hui, l'écrivain et le poète se retrouvent dans la même maison d'édition: Zulma(*). Pas tout à fait par hasard: Laure Leroy, qui en est la directrice générale, a décidé de présenter les plus grands auteurs d'Haïti. Et l'île n'en manque pas. Déjà les deux amis, et puis Marie Vieux-Chauvet, Jacques Roumain, l'auteur du lumineux *Gouverneurs de la rosée*.

Tous hommes et femmes de liberté. D'autres suivront. Espérons Magloire-Saint-Aude ("Sur le buvard aveugle de mes talents éteints"), Frankétienne ("Rabelais créole, incendiaire de la langue", écrit Depestre dans *Le Métier à métisser*), Jacques-Stephen Alexis. La liste est longue... Quelle richesse dans ce pays broyé, mais qui toujours résiste! Laure Leroy était à Lézignan avec ses deux auteurs: deux journées de grâce et d'amitié. De tendresse. Dans une concentration d'intelligence et de culture où les grands rires le disputent aux tragédies, aux déchirures de l'Histoire.

Hubert Beauchamp

► * Dany Laferrière: *Le Cri des oiseaux fous* - 9,95 euros. René Depestre: *Popa Singer* - 16,50 euros (À paraître le 11 février prochain).



Pour la rentrée littéraire, René Depestre fait coup double

Alors qu'un ouvrage de 400 pages est consacré à son œuvre et son parcours, l'écrivain et poète René Depestre sort un nouveau livre sur fond de religion vaudou en Haïti.

René Depestre rentre dans sa 90^e année et sa plume est loin d'être usée ! Poète et écrivain de renommée internationale, il n'a rien perdu de sa fougue littéraire. Tandis que des universitaires consacrent un ouvrage complet à son œuvre et son parcours, l'artiste sort un nouveau roman et entend faire couler de l'encre en 2016.

Hommage international

« La sortie du livre "Le soleil devant" est un événement dans ma vie d'écrivain ! J'arrive dans le vieil âge d'homme et j'ai droit à la reconnaissance des critiques, des professeurs, des universitaires... », se réjouit René Depestre. Paru aux éditions Hermann, cet ouvrage est le fruit d'un colloque international qui s'est déroulé en 2014 à Limoges : des chercheurs du monde entier s'étaient réunis pour célébrer l'œuvre de René Depestre. Poétique, politique, romanesque, philosophique, anthropologique... « je suis homme aux écritures diverses », dit-il. Difficile de contenir en un livre cette multipli-

cité ainsi que l'extraordinaire chemin de vie de René Depestre.

Avant de s'établir à Lézignan en 1986 et de remporter le prix Renaudot deux ans plus tard, l'artiste aura balayé tout le XX^e siècle et côtoyé des figures comme Eluard, Aragon, Pablo Neruda, Che Guevara, Fidel Castro... Dès l'âge de 20 ans, après avoir participé au renversement de la dictature Lescot en Haïti, il décide de faire de la terre entière sa maison. Tchécoslovaquie, Argentine, Chili, Brésil, Cuba, URSS, Chine, Vietnam... « J'ai été propulsé d'une rive à l'autre de la guerre froide et je laisse derrière moi une vie d'aventurier. J'ai lu et vécu beaucoup... écrire et vivre c'est la même chose », ajoute celui qui a également officié 10 ans au cabinet du directeur général de l'Unesco.

« De mon vivant, j'ai déjà eu la chance de voir publier mes œuvres complètes de poésie dans "Rage de vivre". Avec l'ouvrage "Le soleil devant", c'est un hommage international qui m'est rendu. Les analyses sont très fouillées et chaque étude est remarquable : il n'y a plus



rien à rajouter et je peux disparaître!».

René Depestre n'a pourtant pas dit son dernier mot. Non seulement il sort cette semaine un nouveau roman (lire encadré), mais on attend de prochains ouvrages consacrés à son œuvre. Il compte aussi publier un livre sur sa vie qui s'intitulera "Une gomme pour le crayon du Christ". *«Je fermerai mon parcours littéraire à 90 ans avec ce livre autobiographique. J'ai encore d'autres livres en préparation. Mais si je n'ai pas le temps de les écrire, ce n'est pas important».*



► René Depestre présente "Le soleil devant", un livre de 400 pages qui lui est entièrement consacré.

F. P.

Un nouveau roman... fantastique!

"Popa Singer", tel est le titre du nouveau roman paru cette semaine aux éditions Zulma. *«Il s'agit du pseudonyme que l'on donnait à ma mère quand j'étais enfant. Elle était couturière, veuve et avait plusieurs enfants à élever. C'est grâce à cette machine à coudre qu'elle nous a envoyés à l'école et que je suis devenu écrivain»*, confie René Depestre. Au-delà de l'hommage rendu «à la mère

en général», l'écrivain livre un récit autobiographique sur fond de religion vaudou. *«En Haïti, la dimension onirique est très présente dans la création des écrivains en raison de cette religion»*. Avec "Popa Singer", il aborde le cas des possessions par un "loa", *«une divinité qui descend dans la tête des gens et qui change leur personnalité... Ma mère était douée pour recevoir un loa. Elle*

a acheté sa machine à coudre chez un négociant allemand qui avait donné le nom d'un grand écrivain autrichien du XX^e siècle à son magasin, Hugo von Hofmannsthal. Ma mère a reçu un loa du même nom! Quand elle était possédée par lui, elle n'était plus elle-même. Sa voix et ses gestes changeaient. C'est l'histoire de cette main mise onirique sur notre vie d'enfant que je raconte».



17/05/2016 19:23:00

René Depestre, grand prix de littérature de la SGDL

PARIS, 17 mai 2016 (AFP) - Le poète et écrivain haïtien René Depestre a reçu le Grand prix de la Société des gens de lettres (SGDL) de littérature pour l'ensemble de son oeuvre, a-t-on appris mardi auprès de cette association littéraire.

Monument de la littérature francophone, René Depestre a publié au début de l'année "Popa Singer" (Zulma), une chronique autobiographique racontant son retour en Haïti en décembre 1957, après plus de dix ans d'errance, alors que le pays vivait sous la dictature de "Doc" Duvalier.

Le poète qui a longtemps vécu en exil à Cuba puis en France avait reçu en 1988 le prix Renaudot pour son roman "Hadriana dans tous mes rêves". Son recueil "Alleluia pour une femme-jardin" avait reçu en 1982 le Goncourt de la nouvelle.

Le prix ainsi que les autres récompenses décernées par la SGDL seront remis le 21 juin au siège de l'association à Paris.

Le Grand prix SGDL de poésie pour l'ensemble de l'oeuvre a été attribué à Michel Butor, le Grand prix SGDL du roman a été attribué à Monica Sabolo, pour "Crans-Montana" (JC Lattès), tandis que le Grand prix SGDL de l'essai est revenu à Jean-Claude Guillebaud pour "Le tourment de la guerre" (L'Iconoclaste).

Le Grand prix SGDL de la nouvelle est allé à Gilles Verdet pour "Fausses routes" (Rhubarbe).

Les prix de la SGDL sont dotés de 1.500 à 6.000 euros.
aje/ial/cam